

## Avant-propos

Un seul souci m'anime en écrivant ces premiers mots, la question est de savoir s'il est possible, en effet, sans verser dans la grandiloquence ou dans un lyrisme fort mal placé ou dans n'importe quelle autre exagération, d'essayer de lutter contre l'oubli ? Est-il possible de se souvenir sans idéaliser, de raconter sans modifier la connaissance intime que l'on peut avoir des faits, tels qu'ils se sont produits ou surtout tels qu'ils ont été racontés par ceux qui les ont vécus. Est-il possible de rester scrupuleusement honnête en témoignant de ce que l'on sait sans pour autant choquer les uns ou les autres, ou bien sans être jugé par ceux qui, peut-être, oublient. Souvent d'ailleurs il s'agit d'un oubli passif, parce que sans volonté. Le quotidien et ses préoccupations ne laissent pas le temps nécessaire à ce court instant qui permet de penser un tout petit peu au passé. Alors, simplement, je veux essayer de me souvenir et qui plus est, témoigner de ce que je sais. Je souhaite transmettre ces images, ce que j'ai de plus cher. La chance ou le hasard, ou peut-être autre chose a permis que je détienne quelques documents. Ces différents éléments se relient entre eux et s'expliquent par la logique du temps et en les regardant je me rends compte qu'il faut expliquer, sinon, dans quelques années, plus rien de tout cela ne voudra dire grand-chose.

Chaque famille, si on a la chance d'en connaître les origines, a une histoire. Celle dont je porte le nom a son histoire qui, plus je m'y attache, me paraît à la fois simple, voire banale, parce qu'identique à celle vécue par beaucoup de Russes, et extraordinaire parce que placée dans un contexte, qui lui-même a été, pour le siècle, extraordinaire. Lorsque l'on veut analyser la période qui m'intéresse, il suffit pour cela de consulter les différents documents qui existent, grâce à l'émigration russe, aussi bien en Europe qu'aux États-Unis, en Australie et ailleurs. Pour les historiens la vérité reste attachée aux textes, aux écrits, aux preuves objectives, la vérité qui me préoccupe est celle, vécue dans leur chair par ceux qui m'ont parlé, et aussi par ceux que je n'ai pas connus et dont pourtant, la vie et la mort témoignent de ce destin qu'il ne faut pas oublier, parce que, par-dessus tout, rattaché à l'amour d'une patrie. Je suis parmi bien d'autres, héritier de ceux qui, après avoir pendant des siècles vécu sur la terre russe, vivent maintenant ou reposent en France. Pourquoi et comment, dans quelles circonstances, c'est la question que je me suis posée, et finalement, bien que ne connaissant peut-être qu'une partie des faits, des raisons et des motivations, je préfère transmettre plutôt que de voir l'oubli et l'indifférence jeter leur voile définitif et épais sur un passé pourtant relativement proche et chargé de passions plus vives qu'on ne le pense. Enfin, et surtout, une responsabilité ne doit pas être prise, celle de couper le fil qui rattache à une tradition, à une culture, à une langue, à une religion, à un peuple, à un pays, à des hommes et des femmes, à une terre. Lorsqu'on parle de fil, ce n'est en effet que cela. Cette approche ne reste que spirituelle et essentiellement liée au respect que l'on doit à ceux vivants ou morts qui ont vécu les heures tragiques de la Première Guerre mondiale, de la révolution d'Octobre, de la guerre civile, de l'émigration, de la Seconde Guerre mondiale. La Russie était leur patrie,

pour ceux qui comme moi sont nés à l'étranger, leur Russie demeure difficile à imaginer. Pourtant, notre sang est russe, nous conservons notre foi orthodoxe, et notre devoir est clair : garder ce patrimoine. Pour justement sauvegarder ce patrimoine, il faut *témoigner* d'une vérité. Ceci est notre richesse.

Un portrait, un blason, une photo, un album, voici l'héritage qui me rattache aux miens. L'homme qui me regarde est déjà bien âgé, apparemment serein, mais son visage et son regard lointain expriment aussi une lassitude triste. Sa paix intérieure n'éloigne pas une impression de doute. Ce tableau a été peint par celle dont une photo exprime toute la tendresse et l'amour qu'une mère peut apporter à ses enfants durant les premières années de leur vie. Elle nous quitta tellement tôt, plus par manque d'espoir que victime de la maladie, vie gâchée par une illusion de jeunesse. Ce blason fut dessiné par celui qui portait en lui la droiture et la tradition d'un nom.

Ils ont fait de moi, petit-fils d'émigré né en France, un Russe. Écrire leurs mémoires ; raconter ces vies me donne le sentiment de les aimer *vivants*.

*Paris, 9 juillet 1978*

## Chapitre 1. L'Adieu

« ... *Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,  
Pourtant lutter et te défendre...* »\*

Partir, la rage au cœur, parce que chassés, partir parce que la terre brûle, parce que le sang, les larmes et le meurtre n'intimident plus personne, partir, parce que la force et les armes ne sont plus que d'un seul côté, telle est la dernière ressource de Boris et Nina en ce jour d'octobre 1918 à Orscha, non loin de Smolensk, occupé pour quelques semaines encore par l'armée allemande. Aux alentours de midi, en plein soleil, le poste-frontière, les dernières formalités, les derniers cachets sur les quelques papiers, dernières dérisions, et là, à quelques mètres, la honte. À quelques mètres de là s'arrête, pour Nina, la terre russe. Cette terre qu'elle croyait être la sienne, car elle l'avait défendu de toute son âme, celle maintenant de ces gardes rouges qui sortaient de leur poste, la cigarette aux lèvres après leur repas, et ne quittaient rien. Alors Nina hurla à ces hommes, russes comme elle, les jurons les plus grossiers qu'elle avait pu

---

\* Les vers qui introduisent chaque chapitre sont extraits du poème « If » de Rudyard Kipling (1910, traduction d'André Maurois), écrit à l'attention de son fils John alors âgé de 12 ans. Ce dernier mourut lors de la Première Guerre mondiale.

entendre durant sa jeunesse passée au contact de garçons d'écurie, et autres palefreniers qui soignaient les chevaux qu'elle aimait tant monter.

Elle leur jetait ces mots terribles qui peuvent mettre en folie le plus pacifique des paysans russes. Les gardes rouges n'avaient qu'un geste à faire, car même en territoire sous contrôle allemand, nul n'était à l'abri de balles perdues...

Nina se sentit alors puissamment tirée en arrière par un bras solide et plaquée violemment contre un arbre, une main énergique collée sur sa bouche l'oblige à se taire. Boris, lui, conservait son sang-froid. C'était fini, trop tard, cette rage devait être contenue, assumée. Il fallait continuer à vivre.

Pour eux, l'émigration commençait, la lutte pour la Russie ne faisait que débiter.

Cette déchirure dans la vie de Nina et Boris se produit en septembre-octobre 1918 dans une situation confuse, mal connue malgré les nombreux témoignages et commentaires. Chute d'un empire, d'une monarchie, débâcle totale d'une armée jugée jadis surpuissante, lâchetés, trahisons, conspirations, démissions et abdications de toutes sortes, certes ; écroulement moral d'une société, oui ; négligence, faiblesse : il s'agit en effet de tout cela lorsqu'on évoque les années 1914 à 1917. Malgré tout, il faut se souvenir, pour faire preuve d'une honnêteté élémentaire, que des Russes croyaient à un système de société qui ne soit ni monarchique, ni totalitaire. Mais pour ceux-là, point de moyens pour s'exprimer, et ce en partie du fait des pitreries tragiques d'un Alexandre Kerensky. Des libéraux, des centristes, des modérés, des hommes de droite, de gauche, d'honnêtes hommes existent en Russie. La force et la haine d'une minorité leur enlèvent le droit d'agir. Le peuple russe comprend-il vraiment ce qui se passe ?